

Charles De Koninck et la méthodologie scientifique

par Alphonse LIZOTTE

La pensée de Charles De Koninck sur les sciences expérimentales modernes s'échelonne au long de vingt-sept années d'enseignement et fait l'objet de nombreux écrits, conférences ou cours; aussi nous ne prétendons pas en donner ici un résumé et encore moins une idée complète et générale. Tout au plus rappellerons-nous certains points que nous choisissons parce qu'ils nous ont le plus frappés.

Parmi beaucoup d'autres, une question semble s'imposer à Charles De Koninck; cette question, sur laquelle paraît s'articuler toute sa pensée méthodologique pourra être formulée ainsi: « Quel rapport existe-t-il entre la Philosophie de la nature et ce que l'on nomme Science expérimentale de la nature? » La Philosophie ne serait-elle point un savoir scientifique et, peut-on dire que la Science n'ait rien en elle qui soit de nature philosophique?

Il est vrai, que, pour certains, le domaine phi-

losophique en matière de connaissance de la nature pourrait se restreindre aux traités des Anciens, spécialement ceux d'Aristote, ou n'être qu'un genre de réflexions abstraites dominées par les mots « être, existence, substance ». Ces réflexions conduiraient le philosophe à la pure contemplation de la plus profonde réalité de l'être et le justifieraient de laisser aux « hommes de science » le soin d'en vérifier les manifestations phénoménales.

D'autre part, des scientifiques soutiendront que la seule connaissance valable est celle qu'apporte la science physico-mathématiques et que toute autre question relevant de la « métaphysique » est purement dépourvue d'intérêt, du point de vue « scientifique ».

Aux uns comme aux autres, Charles De Koninck montre l'inconsistance de leurs positions, en explicitant la signification des mots philosophie et science et surtout en marquant les limites des disciplines dont ils se réclament.

À la suite d'Aristote et de saint Thomas, Charles De Koninck fait d'abord remarquer que tout véritable savoir scientifique est philosophique. Aristote, au début de la Métaphysique, montre que le principe qui amène tout homme, à philosopher, est l'admiration. Pance qu'il a la faculté de s'étonner, l'être humain se pose des questions concernant les phénomènes qui l'entourent. S'il arrive à trouver une réponse adéquate, c'est à dire s'il peut déterminer la cause(s) propre(s) des faits qu'il observe, l'homme se libère, riant de l'ignorance qui acquiert la science. Cet acte vité de l'esprit humain qui se caractérise par la

recherche d'une réponse naturelle à ses propres questions, s'appelle pour Aristote philosophe, et le savoir acquis est un savoir scientifique.

Cependant, à propos d'un même fait, il y a des façons diverses de s'étonner et d'en rechercher la cause propre, et cela Charles De Koninck est bien loin de le nier ; mais il ajoute que l'emploi de méthodes diverses n'autorise personne à rompre l'unité de la philosophie et de la science pour accoler le premier terme à un mode de procéder et le second terme à un autre mode, en un partage faussement basé sur des méthodes différentes à l'intérieur d'une même doctrine.

Car, ce qui fait l'unité d'une science, n'est pas le mode de procéder dans l'étude du sujet ; ce qui fait l'unité d'une science est le sujet formel de cette science. Le sujet formel se prend du côté du mode de définir convenable à cette science et indique le terme auquel elle tend, soit : la connaissance parfaite de ce sujet.

La science de la nature, qu'elle soit élaborée par Aristote ou par les modernes a pour but d'arriver à la connaissance de la nature, ce qui implique la nécessité de définir selon un mode naturel, c'est-à-dire avec matière sensible. Au contraire, par exemple, la métaphysique qui vise à la connaissance de l'être en tant qu'être ne sera pas soumise à l'exigence de la matière sensible, puisque son objet ne peut être accessible qu'à la seule intelligence. Cependant, la science d'Aristote et celle des modernes, en matière naturelle, emploient des méthodes diverses pour arriver au même but. La science d'Aristote à laquelle il a été convenu de donner le nom de « philosophie

de la nature », puise ses principes premiers dans l'expérience sensible et résout ses conclusions dans le sens. Les sciences naturelles modernes, au contraire, sont formellement mathématiques ; elles empruntent leurs principes propres aux mathématiques mais doivent quand même retournier à l'expérimentation scientifique pour la vérification de leurs conclusions. Cette diversité de méthodes ne rompt pas l'unité de la fin sur laquelle repose l'unité de la science, bien qu'elle crée à l'intérieur d'une même doctrine deux branches matériellement distinctes.

Sur ce point, Charles De Koninck est très explicite :

Even the application of mathematics in the study of nature does not divide the subject of this study. I mean that, while mathematical physics is formally mathematical, it remains « principally » natural by reason of its term namely the subject. For we apply mathematics to nature, not for the sake more about nature (in II *Physicorum* lect. 3). There can be different approaches to the same subject ; but there is no reason to call one philosophical and the other not all so... (1)

(1) Même l'application des mathématiques dans l'étude de la nature ne divise le sujet de cette étude. Je veux dire par là, que bien que la physique mathématique soit formellement mathématique, elle demeure principalement naturelle en raison de son terme nommément de son sujet. Ce n'est pas en vue de connaître les mathématiques que nous appliquons les mathématiques à la nature, mais pour connaître davantage la nature. (In II *Physicorum* lect. 3). Il peut y avoir différentes approches d'un même sujet mais il n'y a aucune raison pour en appeler une philosophie et l'autre non. Cf. *Naturel Science as Philosophy in Culture*, Vol. XX, n° 3, septembre 1959, p. 247.

Cependant, cette diversité de méthode circonscribt dans le champ d'investigation de la doctrine naturelle, des domaines assez différents et entraîne aussi des limites propres à ces deux branches du savoir physique. Mais, loin de remettre en cause ces deux branches en un champ clos, il faudrait plutôt trouver dans leurs différences, une source de complémentarité.

Chez Aristote, la science naturelle se trouve principalement exposée dans des traités dont l'ensemble constitue ce que l'on appelle aujourd'hui Philosophie de la nature. Le premier de ces traités : Les Physiques, étudie l'être mobile en général et dans les traités subséquents nous nous trouvons en présence d'une étude de plus en plus concrète de cet être mobile. Il y a bien entendu un grand nombre de théories exposées au cours de ces traités qui sont maintenant dépassées et qui comme telles sont à rejeter. La désuétude de ces hypothèses est due à la faiblesse des principes qui leur ont donné naissance, faiblesse beaucoup plus attribuable à l'insuffisance des moyens d'expérimentation disponibles à l'époque, qu'à une carence d'une pensée véritablement scientifique. Cependant le Philosophe est arrivé à un certain nombre de conclusions qui pour être très générales n'en sont pas moins certaines. Faut-il aujourd'hui rejeter ces conclusions comme nous avons fait pour les théories ? Quelle valeur ont ces conclusions ?

Au début des Physiques Aristote énonce le principe général : *Il faut aller des choses les plus connues de nous aux choses les plus connais- sables en soi.* Ce principe se fonde sur la nature

même de la raison qui ne peut passer à l'acquisition d'une connaissance nouvelle qu'en s'appuyant sur une connaissance antérieure. Or les choses les plus connues de nous sont, sauf pour les mathématiques, les plus confuses en soi ; et ces choses les plus connues de nous doivent être étudiées selon leur ordre de généralité, afin de n'être pas obligé de reprendre, à chaque nouvelle étude d'un être naturel, ce qui convient à l'ensemble. Mais ces choses, les plus connues de nous, celles qui frappent d'abord notre connaissance sensible, doivent être étudiées du point de vue de l'intelligence, c'est-à-dire qu'il faut en rechercher le « quid », et de là surgissent toutes les difficultés. Car connaître une chose parfaitement bien nécessite de la connaître dans ses principes formels, et les principes formels de la nature ne sont pas accessibles immédiatement à l'expérience sensible ; ils n'entrent pas dans la catégorie des choses les plus connues de nous mais dans celle des choses les plus connaissables en soi. Ainsi, le physicien n'atteint qu'à une connaissance confuse, vague et générale des propriétés sensibles qu'il doit aborder primordialement en tant qu'elles sont l'objet de l'expérience sensible de laquelle il tire ses principes propres dans l'ordre de la recherche. C'est ce genre de connaissance qu'apporte la « philosophie de la nature » dans ses premiers traités.

Par exemple, la définition du mouvement telle qu'elle est donnée par Aristote : « actus existens in potentia secundum quod huiusmodi », ne nous fait point saisir distinctement et

clairement ce qu'est le mouvement et comment il se réalise dans la nature. Cette définition n'est pas suffisante pour rendre compte des différentes espèces de mouvement, par exemple celui du crocodile ou celui du chien. Et le « *physicus* » intégral devrait être capable de rendre compte de ces différents mouvements.

Cette connaissance vague, générale et confuse est-elle à rejeter à cause même de ses caractéristiques propres ?

Premièrement il faut remarquer que, partant de l'expérience sensible, les connaissances acquises sont très certaines à cause même de la certitude des principes premiers. De plus, vouloir rejeter cet acquis sous prétexte de sa confusion inciterait à penser que l'intelligence moderne a changé de nature et qu'elle peut maintenant accéder directement au « plus connaisable en soi ».

Cette connaissance antérieure, si incomplète qu'elle soit, demeure indispensable au physicien moderne pour l'interprétation de ses résultats scientifiques, quand sortant de sa spécialisation, il veut relier son savoir au monde familier qui l'entoure.

« ... We must first examine of all the things we first name, and these are vague generalities. They are in a sense the most important, and to neglect them will eventually spell disaster. The doctrine of prime matter, for instance, is essential to save the unity of the human individual. For if held that a man is no more than an accidental superstructure made up of electrical char-

ges, a human person would be no more of an individual than an individual pile of bricks. » (1)

Mais prétendre limiter le champ de la science naturelle à ces conclusions démontrées d'une façon certaine, dénoterait une curieuse intelligence. Ces conclusions, si certaines qu'elles soient, ne nous renseignent pas sur la réalité profonde des choses comme certains atomistes modernes semblent le penser. A travers ces conclusions, l'intelligence se meut dans un universel qui est certes le sien, mais où elle voit les choses d'une façon encore trop obscure pour être satisfaite. Le parfait repos de l'intelligence ne sera atteint que par l'accession à un autre genre d'universel, celui par lequel elle connaît les choses dans leurs causes les plus propres et les plus ultimes. Et connaître l'univers de cette façon c'est le connaître dans ses principes formels et dans ses éléments.

Et ici nous touchons aux limites de la science naturelle telle qu'elle était conçue par les Anciens Grecs.

La science naturelle doit définir avec matière sensible, cela est un principe universel. Cependant l'ambiguité qui s'attache aux mots : matière

(1) Nous devons au premier examiner les choses que premièrement nous nommons, et ce sont de vagues généralités. Ce sont en un sens les plus importantes, et les négliger conduirait à un désastre complet. La doctrine de la matière première, par exemple, est essentielle pour sauvegarder l'unité de l'individu humain. Sans elle nous serions conduit à admettre que l'homme n'est plus qu'une superstructure accidentelle composée de charges électriques, une personne humaine n'aurait pas une individualité supérieure à l'individualité d'une pile de briques. » *The Unity and Diversity of Natural Science*, in *The Philosophy of Physics* (p. 16).

sensible a fini par faire croire aux anciens que par matière sensible il fallait entendre *le sujet des qualités dont nous avons immédiatement conscience*. Cette équivoque a peu à peu entraîné ces philosophes à identifier les premiers principes de l'univers avec les principes élémentaires de la connaissance tactile, soit les sensations de chaud, de froid, d'humide et de sec ; et c'est ainsi qu'ils ont naturellement conçus les éléments de la nature comme étant le feu, la terre, l'eau et l'air. Mais le jour où l'on s'aperçut que les principes de l'univers n'étaient pas ce que l'on croyait, qu'ils n'étaient pas perceptibles aux sens, il a bien fallu changer de méthode et cesser de demander à l'expérience sensible les principes de départ d'une recherche scientifique. La seule méthode féconde pour arriver au terme de cette recherche nous est fournie, comme l'explique Charles De Koninck dans son *Introduction à l'étude de l'âme*, par la physique mathématique.

Car la physique mathématique abandonne le domaine des sensibles propres pour se limiter à celui des sensibles communs ; ces derniers, qui se ramènent tous à la quantité, peuvent alors devenir le sujet des mathématiques et participer ainsi à sa fécondité.

Mais, bien qu'elle soit la seule méthode propice pour arriver à connaître les causes fondamentales de l'univers, la physique mathématique, parce qu'elle est mathématique, n'y arrivera jamais de façon certaine, elle ne fera qu'approcher à l'infini de son terme.

Les mathématiques utilisées par le savant

dans ses recherches naturelles ne sont point celles des anciens Grecs. La science mathématique telle qu'elle était conçue par les Grecs, étudiait des entités de nature définissable : les nombres, et en démontrait les propriétés à l'aide de leurs définitions. Ces démonstrations qui constituaient le propre de la science mathématique, ne se confondaient pas avec les démonstrations opérationnelles qui servaient à construire le sujet. En un mot le sujet ne se définissait pas par sa construction. Dans la mathématique moderne le sujet se définit, non en lui-même, car il n'a pas de nature propre, mais en référence aux opérations qui le produisent.

C'est ce que rappelle Charles De Koninck dans un chapitre de son livre : *The Hollow Universe*, chapitre consacré à montrer la part de construction mentale qui entre dans l'étude de la nature physique :

« In our time, however, the construct is the subject *qua* construct, and it is only this operational aspect of mathematical entities that is applied to the investigation of nature. » (1)

Appliquer cette mathématique à l'étude de la nature voudra alors signifier que les sujets naturels ne seront pas connus en eux-mêmes mais seulement en référence aux opérations auxquelles ils se prêtent. Ainsi, la longueur n'est pas

(1) « Aujourd'hui, cependant, le construct est le sujet en tant qu'il est construit, et c'est seulement cet aspect opérationnel des entités mathématiques qui est appliqué aux recherches naturelles. »

connue en elle-même, mais en relation aux opérations de mesure. Ce que l'on connaît, c'est le nombre de fois que l'on a appliqué sur un objet un étalon de mesure choisi conventionnellement.

En fait, tous les êtres naturels ne seront connus qu'à travers des opérations de mesure, ce qui laisse intacte leur substance puisque la mesure ne concerne que la quantité, et leurs définitions consisteront en une description de ces procédés de mesure. De plus, le nombre-mesure recueilli n'est qu'approximatif, car toute mesure dans le domaine du continu ne peut être sûre dans le domaine où l'approche.

Charles De Koninck nous dit pourquoi :

« Il faudrait en effet que l'étalon de mesure fut une grandeur égale à zéro. En réalité, cet étalon si petit qu'il soit, est simple par hypothèse seulement « accipitur ut simplex per suppositionem » (in I Post. Anal. lect. 36, n. 11). Mais dès lors qu'il s'agit de chercher les principes universels fondamentaux de cet ordre, toute imprécision est de conséquence. En second lieu, il faut définir les propriétés physiques par la description de leurs procédés de mesure, laquelle pour être adéquate devrait comprendre et exprimer toutes les circonstances de la mensuration. Or cela est impossible, il faudrait pour cela déjà connaître précisément les principes qui régissent la totalité du monde physique : il faudrait être une intelligence séparée qui n'aurait aucun besoin de l'expérience pour connaître le monde — a god contemplating

the external world, comme dit Eddington. » (1)

Ce sont ces nombres-mesures approximatifs qui entrent dans les calculs scientifiques du savant, calculs qui l'amènent à formuler des hypothèses sur le comportement possible des causes premières de la nature. Le scientifique est donc obligé de faire toute une construction qui peu à peu cerne le sujet sans jamais l'atteindre. Tout ce que le savant peut demander à l'expérimentation c'est la confirmation que ses hypothèses « sauvent les apparences sensibles », mais cela laisse intacte la question de savoir si le sujet recherché s'identifie avec la construction proposée. En fait le savant n'atteindra jamais la vérité absolue qui consiste dans une adéquation entre ce qui est réel et ce qui est pensé, car il est dans l'impossibilité de vérifier d'une expérience sensible, nécessaire en physique, la vérité de son hypothèse. Qui a jamais tenu un atome entre ses mains ? Le pourrait-on, il n'en demeurerait pas moins que la méthode mathématique ne permettrait pas d'en atteindre la substance.

Ainsi, comme dit Charles De Koninck :

« Même en négligeant le sens originel d'indivisible et en ne définissant l'atome qu'à travers tout le processus qui nous le fait connaître, il est très certain que le terme de ce processus n'est pas là à la manière d'une pomme qui est peut-être une grappe de raisins, qui est peut-être un arbre. Dire

(1) *Introduction à l'étude de l'âme* (p. LIX).

qui est peut-être est déjà trop dire « à la manière d'une pomme ». Aussi bien le physicien sait-il que l'atome *tel qu'il le conçoit* est chose fort impossible et que si l'univers devait suivre les lois de la physique, il s'effondrerait aussitôt. » (1)

Ainsi, à cause des limitations inhérentes à sa nature même, la physique mathématique ne peut répondre à tous les « pourquoi » au sujet de l'univers. Le scientifique qui ne s'occupe que de ses nombreuses mesures, laisse de côté la réalité profonde des choses, celle qui constitue notre monde familier, il « se meut dans un univers d'ombres » (2) qu'il construit lui-même ; s'il oublie que ces ombres sont le reflet d'êtres pleinement existants, il en vient à vider complètement sa propre discipline et à faire d'une science de la nature un traité de nombres et de symboles abstraits de toute réalité. Dans son livre *The Hollow Universe*, Charles De Koninck montre justement que, faute de rattacher les données scientifiques actuelles à une connaissance antérieure, l'univers que les mathématiciens, les physiciens, les biologistes étudient est vidé de sa signification réelle.

D'autre part la physique mathématique n'entend aucunement compte des causes extrinsèques à la nature, telles les causes efficientes et finales. La considération de ces causes est cependant nécessaire pour une compréhension intégrale et rationnelle de la nature et nous conduit

au but vers lequel doit tendre la Science qui l'étudie. Ce but Charles De Koninck le définit ainsi :

« The aim of naturel science, even when employing mathematical tools, then, can only be to learn everything possible about the Art that fashioned natures. »

« The Art responsible for nature is that divine Intelligence which Einstein sought in his probings of the physical world, and which left him in unceasing wonder ; these are his very words. » (1)

Que la physique mathématique soit incapable de répondre à ces « pourquoi », cela est évident. Mais il est non moins évident que ces questions existent. Il est bien entendu qu'un seul et même homme ne peut répondre adéquatement à tous les « pourquoi » de l'univers, mais cette incapacité a bien plus sa source dans les limites de l'intelligence humaine que dans le rétrécissement de la nature.

Aline LIZORTE.

(1) *Ibid.*, p. LXXVII.
(2) Selon le mot d'Eddington.

Le but de la Science naturelle, même quand nous employons des outils mathématiques peut alors être seulement de nous apprendre quelque chose au sujet de l'Art qui façonne la nature.

L'art responsable de la nature est cette Intelligence divine qu'Einstein a recherchée aux travers ses études sur le monde physique et qui le laissait dans une incessante admiration : ce sont ses propres mots.

The Hollow Universe; p. 76 et 77.

Charles De Koninck

et les sciences sociales

par Marcel CLÉMENT

PARMI tous les motifs de la gratitude que notre génération peut exprimer à Charles De Koninck, il faut mentionner le rappel opportun, précis et efficace de la véritable nature des sciences sociales.

De ce sujet, il a traité à diverses reprises, dans son œuvre écrite ou parlée. Mais il est un texte né d'une circonstance toute occasionnelle dont la formulation précise et le retentissement doivent normalement attirer notre attention. Au début de l'année 1945, M. Jean Bruchesi, à l'époque sous-secrétaire de la Province de Québec, adressait à Charles De Koninck une lettre pour le prier de dire son opinion sur un vœu exprimé par une section de l'Association Canadienne-Française pour l'Avancement des Sciences (A.C.F.A.S.). Cette section portait le nom de « Section des sciences morales ». Quelques-uns de ses membres trouvaient cette désignation inadéquate. Les travaux présentés à cette section

portaient généralement sur les matières suivantes : anthropologie, sociologie, histoire, pédagogie, géographie humaine, etc...

Le vœu proposait de débaptiser la « Section des sciences morales » et de lui substituer la désignation de « sciences sociales ». Les auteurs du projet considéraient en effet que, parmi les matières intéressées, aucune n'était une science morale. « *Cette dernière désignation, affirmaient-ils, nous est venue de Paris à un moment où les diverses sciences sociales n'étaient pas encore suffisamment délimitées et où, surtout, le cloisonnement n'était pas encore assez entrevu entre l'aspect philosophique et l'aspect scientifique des diverses disciplines. La chose, ajoutaient-ils, est maintenant faite. Sur le plan de la philosophie (ce qu'on appelle mal à propos « les sciences morales »), il y a : la philosophie sociale, la philosophie économique, tout comme la philosophie politique en général. De leur côté, la science économique, la sociologie, l'anthropologie, etc... sont des sciences expérimentales. Elles n'ont rien de « moral ». Le progrès accompli par ces diverses sciences depuis vingt ou trente ans est suffisant pour nous justifier d'abandonner des désignations équivoques et archaïques.* » (1)

Le problème était ainsi clairement posé. Il s'agissait de savoir si les sciences qui étudient les hommes dans leurs comportements collectifs concrets, qui s'efforcent de les suivre à travers le temps et de les expliquer, comme l'histoire, ou

(1) Procès verbal de la réunion de la section 6 de l'A.C.F.A.S. du 9 octobre 1944.

d'en examiner l'organisation, les formes typiques et certaines constantes, comme la sociologie et l'économie, sont des sciences « morales » ou si, du fait que dans ces disciplines le savant a pour but de connaître, qu'il adopte une attitude purement « expérimentale » à l'égard des faits qu'il observe, on doit considérer que ces sciences « n'ont rien de moral ».

Cette façon de voir, elle aussi, venait de France. Elle n'était pas non plus de toute première jeunesse... Auguste Comte en avait jeté les bases lorsqu'il avait affirmé le déterminisme des faits sociaux : « *Il y a, affirmait-il, des lois aussi déterminées pour le développement de l'espèce humaine que pour la chute d'une pierre.* » Un peu plus tard, Hippolyte Taine, continuait dans le même sens : « *La méthode moderne, que je tâche de suivre et qui commence à s'introduire dans toutes les sciences morales, consiste à considérer les œuvres humaines comme des faits et des produits dont il faut marquer les caractères et chercher les causes, rien de plus. Ainsi comprise, la science ne prescrit ni ne pardonne, elle constate et explique.* » (2)

Au début du siècle, Durkheim, lui, tranchera le débat par une phrase lapidaire : « *La première règle et la plus fondamentale est de considérer les faits sociaux comme des choses... On reconnaît principalement une chose à ce signe qu'elle ne peut pas être modifiée par un simple décret de la volonté... Bien qu'ils (les faits sociaux) soient un produit de notre volonté, ils la déter-*

minent du dehors ; ils consistent comme en des moules en lesquels nous sommes nécessités à couler nos actions... Donc, en considérant les faits sociaux comme des choses, nous ne ferons que nous conformer à leur nature » (3).

La conception positiviste des sciences sociales rejoignait ainsi l'affirmation, à l'époque déjà ancienne, de Karl Marx, soutenant que « *dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent dans des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté* » (4).

Les auteurs du vœu, lorsqu'ils évoquaient le cloisonnement à établir entre l'aspect philosophique et l'aspect scientifique des sciences de l'homme, ne précisaient peut-être pas suffisamment la source de leur inspiration. A s'en tenir aux auteurs européens qui sont à l'origine de ce cloisonnement dans nos universités, il est clair que cette source est positiviste et matérialiste, non point du tout purement et simplement « scientifique » comme on le laissait entendre. Il est vrai que cette manière d'*identifier ce qui est « scientifique » avec une position philosophique qui n'ose pas dire son nom* découle précisément et de l'essence du positivisme et de l'essence du matérialisme. Dans la mesure où une intelligence est violentée par des habitus de cette sorte, elle n'a plus aucune conscience de la confusion méthodique qu'elle essaie d'introduire entre une

(3) Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, pages 2-29.

(2) Taine, *Philosophie de l'Art*, tome 2, page 14.

position philosophique personnelle et l'objectivité universelle de la science.

Le problème posé était d'importance. L'occasion était choisie avec un singulier bonheur. Il s'agissait en effet d'une « réforme de structure » comme on dit. Il s'agissait du nom de baptême de la section d'une société scientifique, et par conséquent, d'une prise de position institutionnelle, collective et permanente. C'était donc, de la façon la plus nette, une question de principe qui était posée et sur laquelle le Sous-Secrétaire de la Province de Québec consultait Charles De Koninck, Doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université Laval, ès-qualité de spécialiste des problèmes de méthologie scientifique.

**

La réponse faite par Charles De Koninck, en date du 22 janvier 1945, ne dépassait pas la longueur d'une dizaine de pages de cette revue (5). Par sa densité, par sa profondeur, il n'est pas exagéré d'y voir un véritable traité que tous les spécialistes des sciences de l'homme soucieux de donner un solide fondement épistémologique à leur discipline auront fruit à méditer. Il dépasserait notre propos de l'analyser intégralement. Nous nous bornerons à en détacher quelques idées.

Depuis Auguste Comte, une opposition traîne dans la plupart des ouvrages positivistes en

science sociale : la distinction entre « sciences positives » et « sciences normatives ». Les premières étudieraient « ce qui est » ; les faits sociaux, les comportements collectifs, les lois politiques et économiques tel qu'on les constate... Les secondes étudieraient « ce qui doit être » : par exemple les normes de la philosophie sociale, les normes de la philosophie économique, la nature du bien commun politique, etc...

Cette manière de voir, qui sous-tend manifestement la pensée des auteurs du vœu, est assez étrange. *Elle fait dépendre la nature de l'objet de science du but poursuivi par le savant.*

Précisons ce point. Lorsque les hommes agissent, dans la vie sociale, ils posent des actes

humains, des actes libres. Cette liberté, sans doute, peut être plus ou moins obscurcie par l'irréflexion, la mode, la coutume, etc... Il n'en reste pas moins que ces actes, par essence, épousent la modalité de la liberté. Or, la liberté est une qualité de la volonté qui n'est déterminée par aucun bien fini, par aucun bien limité. Lorsque deux biens d'inégale valeur la sollicitent, elle balance, elle choisit... Simultanément, la nature humaine est ordonnée objectivement vers des fins morales naturelles : l'intelligence est ordonnée à la vérité ; la volonté est ordonnée au bien ; l'union conjugale est ordonnée à la paternité, à la maternité, à l'aide mutuelle des époux ; l'activité économique est ordonnée aux conditions matérielles de la vie humaine complète, etc.. La volonté libre peut poursuivre ses fins ou ne pas les poursuivre. Elle peut les atteindre ou s'en écarter. Ces fins n'en sont pas moins inscrites

(5) Le texte integral de cette lettre a été publié dans le *Laval Théologique et Philosophique*, 1945, vol. 1, n° 2, pages 195 et suivantes.

dans la nature humaine, dans la nature sociale de l'homme.

Il n'est pas douteux qu'il appartient au moraliste de formuler ces finalités objectives naturelles, comme il appartient au théologien de les formuler dans la lumière de la grâce. Mais ce qui est douteux, c'est que lorsque le sociologue et l'économiste étudient les actes humains sociaux, non plus (cela va de soi) pour prescrire, mais simplement (selon l'objet de leur science) pour décrire et expliquer, ils doivent, sous prétexte de limiter leur observation à « ce qui est », éliminer du champ de leur enquête la réalité de « ce qui doit être ».

Car ce qui doit être n'est pas une catégorie *a priori* projetée arbitrairement par l'esprit de l'homme qui adhère à une morale. Ce n'est pas parce que l'homme adhère à une morale que la morale existe. C'est, à l'inverse, parce que la morale existe que l'homme doit y adhérer. Et où la morale existe-t-elle ? Nous l'avons dit : elle découle directement des finalités objectives inscrites dans la nature totale de l'homme, physique et morale. C'est *en fait* que le mariage est ordonné à la paternité et à la maternité. C'est *en fait* que l'économie est ordonnée aux conditions matérielles de la vie humaine complète... Ces finalités sont si profondément tissées dans la réalité sociologique et économique qu'elles entraînent, lorsqu'elles sont refusées, des sanctions immenses. Cent années d'expérience ne sont-elles pas suffisantes pour montrer l'existence objective d'une norme de justice dans l'homme qui fait que lorsque les salaires sont injustes, les revendications s'élèvent ?

Pense-t-on que l'économiste qui étudie le chômage pour le connaître puisse éliminer de l'objet de son étude le droit au travail que tout homme possède par nature et qui, si on l'ignore, laisse la notion de chômage aussi inconsistante que le serait le chômage d'un animal ? On pourrait multiplier les exemples.

« Ce qui doit être », au sens strict, désigne l'obligation morale en tant qu'elle se présente à chaque personne comme un devoir. L'homme de science sociale n'a pas comme tel à la formuler. Mais il a comme tel à connaître et à postuler *les finalités objectives naturelles* inscrites dans l'homme et dans la société, et cela, au moment même où il étudie de façon expérimentale les conduites et les comportements sociaux.

Ainsi, il faut distinguer entre l'*objet* des sciences sociales qui porte sur les faits sociaux concrets, historiquement vécus, et le *but* poursuivi par le savant, qui peut être d'étudier selon les cas, pour connaître et expliquer, ou pour prescrire et pour réformer. Il est donc tout à fait légitime de dire que le *but* poursuivi par le savant peut être tantôt « positif » et tantôt « normatif ». Mais la science elle-même ne se trouve pas pour autant modifiée. La science est définie en tout premier lieu PAR L'OBJET MATERIEL ET FORMEL qui la constitue. Elle n'est pas définie en premier lieu par le but du savant. Soutenir, donc, que parce que les sciences sociales portent sur la réalité concrète des comportements sociaux et que le savant les étudie pour les connaître, il en résulte que ces sciences « n'ont rien de moral » c'est évidemment faire dépendre du *but* du savant, lorsqu'il cherche à connaître et non à pres-

crire, son objet de science, qui deviendrait de ce fait « amoral ». Il est pourtant évident que lorsque l'économiste étudie dans un milieu donné un phénomène d'inflation, de récession, de paupérisme ou de chômage, il ne le fait que dans la lumière où ces situations économiques ont intégré — et même existence — en raison des droits humains qui se trouvent lésés lorsqu'elles se produisent.

Ainsi pouvons-nous tenter d'illustrer l'affirmation centrale faite par Charles De Koninck dans son étude : « Pour des raisons de succès réel, pour éviter d'avancer au hasard et de se fourvoyer dans des impasses, l'étude vraiment scientifique de la vie sociale dans sa dernière concrétion doit présupposer les notions et les vérités générales de ce que nous appelons philosophie morale : l'éthique, l'économie (au sens classique), et la politique. Or ces sciences sont formellement pratiques. Les sciences sociales proprement dites sont comme une continuation de la dernière vers une concrétion toujours plus poussée. Nous les disons expérimentales, non par opposition aux sciences morales qui dépendent elles aussi de l'expérience, mais parce qu'elles relèvent d'une expérience beaucoup plus circonscrite. L'étude de la vie sociale, soit générale, soit expérimentale au sens que nous voulons d'indiquer, doit avoir son principe dans le bien commun humain. » (6)

La distinction proposée par Charles De Koninck aux auteurs du vœu n'est donc en rien

fondée sur une opposition entre les sciences morales, philosophiques, et les sciences sociales expérimentales, qui n'auraient « rien de moral ». Elles sont fondées sur le fait que les sciences sociales portent sur les parties les plus circonscrites de l'agir humain expérimental et conduisent à établir au sein d'une même catégorie de « sciences morales » deux sections distinctes : « l'une pour la philosophie morale proprement dite, l'autre pour les disciplines les plus expérimentales de l'agir social ». (7)

Mais l'homme n'est pas un pur esprit. L'agir humain ne se développe, individuel ou collectif, que très étroitement lié et conditionné par des réalités qui, elles, ne sont pas morales. Les auteurs du vœu « auraient tort de vouloir soustraire les sciences sociales à la morale. Ils pourraient avoir raison de rejeter la désignation de science morale, non pas parce que les sciences sociales ne sont pas des sciences morales, mais parce qu'ils voudraient embrasser, sous un même vocable, même les sciences expérimentales non morales qui se rapportent à l'objet des sciences sociales strictement morales. Ces dernières, en effet, ne peuvent pas se former en vase clos. Elles dépendent de certaines sciences expérimentales purement naturelles. Cette dépendance est tellement étroite que le vaste champ auquel doit s'appliquer l'étudiant des sciences

sociales ne peut s'exprimer qu'au moyen d'un vocable équivoque. En d'autres termes, l'expression « sciences sociales » doit alors se prendre en un sens suffisamment ambigu pour embrasser à la fois les sciences sociales de soi pratiques et celles des autres sciences expérimentales auxquelles les premières doivent nécessairement s'associer. Si donc nous prenions la désignation de « sciences morales » au sens rigoureux, elle ne serait pas suffisamment large pour couvrir le champ des « sciences sociales » entendues au sens que nous venons d'arrêter, sens plutôt dilaté. » (8).

nomistes, et aussi chez les sociologues. Comme l'a écrit Jean Marchal dans son cours d'économie politique : « On ne peut faire de l'économie politique la science de l'activité humaine en lutte contre les obstacles que lui oppose la rareté des moyens naturels, sans se référer à une certaine conception de l'homme. Prétendre le contraire serait simplement malhonnête. » (9) De son côté, Henri Guittot a pu recenser les diverses définitions de la science économique qui se sont succédées depuis plus d'un siècle en classant les anciennes comme des définitions « physiciques » et les contemporaines comme des définitions « morales ».

Ce que les économistes et les sociologues découvrent par la réflexion spontanée qu'ils font sur les démarches de leurs disciplines, mais avec des tâtonnements et des incertitudes, le philosophe fidèle à l'esprit et à la méthode d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin l'expose de manière démonstrative, et dans une lumière universelle. En jouant pleinement son rôle, à la manière sobre, bienveillante et efficace qui est la sienne, Charles De Koninck porte le témoignage réconfortant de ce qu'est et doit être, lorsqu'il est fidèle à sa mission, le philosophe dans la cité.

Marcel Clément.

Il est à peine besoin de souligner que la portée de cette mise au point méthodologique est très grande. Elle vient éclairer une évolution qui s'affirme de plus en plus nettement chez les éco-

La primauté du bien commun et le personnalisme

par Alphonse SAINT-JACQUES

et Robert LABRIE

Robert Labrie, docteur en philosophie de l'Université Laval, est professeur de philosophie au Séminaire de Québec. Alphonse Saint-Jacques, docteur en philosophie de l'Université Laval, est professeur de philosophie moderne à la Faculté de philosophie de cette Université.

ser quel est le rôle du sage, présenter comme ne faisant qu'un, pour ainsi dire, la triple tâche de connaître, d'enseigner et de défendre la vérité. « Il appartient au même », écrit-il (1), « de pour suivre l'un des contraires et de repousser l'autre : la médecine, par exemple, en même temps qu'elle s'emploie à procurer la santé, guérit la maladie. Ainsi, tout comme il appartient au sage de contempler la vérité et de la dire aux autres, il lui appartient également de combattre l'erreur contraire ».

Tel est encore le sens de ces directives précises que S. S. Pie XII, dans son encyclique *Humani Generis*, adressait aux théologiens et aux philosophes catholiques : « Les théologiens et les philosophes catholiques, qui ont la lourde charge de défendre la vérité humaine et divine et de la faire pénétrer dans les esprits humains, ne peuvent ni ignorer ni négliger ces systèmes qui s'écartent plus ou moins de la voie droite. Bien plus, ils doivent les bien connaître, d'abord parce que les maux ne se soignent bien que s'ils sont préalablement bien connus... » (2). Texte précieux à bien des points de vue, et d'abord parce qu'il indique clairement que le souci que doit montrer le philosophe catholique de dénoncer les doctrines erronées, bien loin d'être destiné à satisfaire quelque maladif esprit de contradiction, découle, en droite ligne, des exigences mêmes de la vérité.

Si M. De Koninck a toujours visé, à travers

(1) *Summa Contra Gentiles*, lib. 1, cap. 1.

(2) S. S. Pie XII, Lettre encyclique *Humani Generis*, pp. 5, 6, Bonne Presse, Paris.

la préoccupation qu'on lui découvre, lorsqu'il se trouve en présence de l'erreur, de la dénoncer et de la réfuter. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir saint Thomas d'Aquin, au moment de précé-

son enseignement, à transmettre à ses élèves attentifs l'authentique doctrine d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, il n'a pas pour autant failli à la tâche, tout aussi essentielle, de faire face à la pensée moderne, là où elle mettait en péril le précieux héritage de la sagesse ancienne et chrétienne. En quoi il n'a fait d'ailleurs que se conformer fidèlement à l'exemple des maîtres dont il se réclame. Il ne lui a donc pas suffi de chercher, à la source même, le sens véritable de leur enseignement ; encore s'est-il constamment préoccupé de le transmettre, sans l'appauvrir jamais, à des esprits plongés, parfois malgré eux, dans le courant de la pensée moderne. Une parfaite docilité à la sagesse ancienne jointe à ce souci qui l'anime de montrer qu'elle satisfait à toutes les exigences de notre temps : tels sont, croyons-nous, les deux aspects essentiels et inseparables de la tâche difficile qu'il s'est proposée, depuis les premières années de son enseignement, à l'université Laval.

Ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur de suivre ses cours et d'être initiés, par sa parole et son exemple, à l'étude de la philosophie, savent bien quel soin il a toujours apporté à signaler les erreurs et les demi-vérités qui risquaient de nous entraîner, tôt ou tard, loin de la voie droite. Mais il ne s'agissait pas uniquement, dans son esprit, de nous protéger contre les multiples formes de l'erreur : il y cherchait en même temps l'occasion de mieux éclairer certains points de doctrine, d'en souligner quelque aspect qui avait tout d'abord échappé à nos jeunes esprits, convaincu qu'il est que le contraste et la

pénombre de l'erreur servent souvent à mieux faire ressortir tout l'éclat de la vérité.

Les nombreuses conférences qu'il a prononcées au Canada, aux Etats-Unis, et jusqu'en Europe et en Amérique du Sud, les multiples communications qu'il a présentées dans divers congrès à travers le monde, portent encore la marque de cette même préoccupation. Combien d'articles importants, en plus de ses livres, n'a-t-il pas signés, dans de nombreuses revues, au Canada et à l'étranger, pour rappeler certaines idées oubliées, appartenant au trésor de la pensée ancienne, ou pour rectifier certaines déviations doctrinales, dont il avait aperçu, parfois le premier, les graves conséquences.

Mais notre intention n'est pas de faire ici l'inventaire de tous les travaux de M. De Koninck susceptibles de prouver, hors de tout doute possible, qu'il a fidèlement suivi les prescriptions de Pie XII et, en général, du magistère de l'Eglise. Si d'ailleurs nous devions le faire, il nous faudrait ajouter à la longue liste de ses travaux philosophiques, ceux qui ont trait à la foi et à la doctrine chrétiennes. M. De Koninck, on le sait, n'a pas borné ses recherches au seul domaine de la vérité naturelle. Sachant que la philosophie ne peut plus être considérée, du fait de la Révélation, comme la sagesse suprême, il a voulu puiser dans la théologie, et comme à la source divine elle-même, la seule lumière capable de dissiper parfaitement toute ombre d'erreur.

Nous voulons simplement, pour notre part, rappeler le rôle important qu'il a joué, il

y a déjà plusieurs années, dans la lutte contre une erreur, fort ancienne dans son principe, mais présentée à notre époque sous des dehors nouveaux : nous voulons parler du personnalisme (1).

Dissipons tout d'abord une équivoque importante. Il n'est aucunement question, pas plus qu'il ne l'était alors pour M. De Koninck, de ranger sous ce vocable tous ceux qui, de nos jours, prennent la défense de la personne humaine contre les empiétements des Etats totalitaires et les diverses formes de dictature : il faudrait alors y joindre les noms de Léon XIII, Pie X, Pie XI et Pie XII.

Que M. de Koninck soit d'accord pour relever le défi lancé à l'homme moderne par ces régimes inhumains, qui oserait un seul moment en douter ? Aussi bien s'agissait-il justement, dans son esprit, de rappeler les vrais motifs sur lesquels s'appuie la conception authentiquement chrétienne de la dignité humaine (2). Car il va de soi que le philosophe catholique ne saurait s'accommoder de n'importe quelle idée de dignité humaine. Quelle doctrine philosophique, depuis l'antiquité, n'a pas sa manière à elle de l'entendre ? Il n'est pas jusqu'au matérialisme le plus grossier et le plus inhumain qui ne prétende parler au nom de la grandeur de l'homme. Ceux qui, de nos jours, l'invoquent le plus volontiers, à cor

et à cri, ne le font souvent que pour couvrir de leurs clamours la voix de leurs victimes. Depuis les premiers âges de l'humanité, que de crimes n'a-t-on pas commis au seul nom de la dignité humaine !

Ce n'est pas le plus mince mérite de M. De Koninck que d'avoir contribué à dissiper l'équivoque dans laquelle la pensée contemporaine, et parfois certains auteurs catholiques, débattaient cette question. On doit lui savoir gré d'avoir clairement aperçu qu'une certaine manière de défendre la dignité de la personne humaine, bien loin de nous retenir sur la pente du totalitarisme, y conduisait bien plutôt directement. Or, à quoi bon défendre la dignité de l'homme, si c'est pour se trouver d'accord, sur les principes, avec ceux qui, sous prétexte d'en assurer le plein épanouissement, le privent de ses véritables titres de noblesse ? A quoi sert-il de s'élever contre le totalitarisme, si c'est pour partager avec lui une même conception fausse du bien commun ?

Voilà, croyons-nous, qui mérite d'être souligné, par delà le problème particulier dont il est ici question. L'histoire montre, en effet, que souvent l'homme n'échappe à un excès que pour tomber bientôt dans l'excès contraire ; bien mieux, que les erreurs opposées font parfois bon ménage. Le personnalisme, dans son opposition au totalitarisme, nous en fournit un excellent exemple. « Il ne faudrait pas oublier que, loin d'avoir nié la dignité de la personne, les philosophies qui ont engendré le totalitarisme moderne ont exalté cette dignité plus qu'on ne

(1) *De la primauté du bien commun contre les personnalistes*, Editions de l'université Laval, Québec, Editions Fides, Montréal, 1943.

(2) Cf. *Avant-propos*, pp. 1-4. « Il importe... de bien déterminer en quoi consiste la dignité de l'homme », (p. 1).

l'avait jamais fait auparavant » (1). Aussi peut-on « affirmer la dignité de la personne et être en fort mauvaise compagnie » (2).

QUE l'on nous permette de résumer brièvement l'enseignement précieux, toujours actuel, qui ressort de ce livre important. C'est à saint Thomas d'Aquin que M. De Koninck emprunte ici les principes essentiels de sa doctrine. On devine par là que son intention première est de s'adresser aux lecteurs catholiques, formés dans la pensée traditionnelle. Ce qui, bien entendu, n'empêche aucunement cet enseignement de conserver toute sa valeur pour tout homme soucieux, avant tout, de vérité.

Peut-on reprocher à l'auteur l'allure un peu scolaire, disons même scolastique, de son exposé, comme certains ont cru bon de le faire ? Nous pensons, quant à nous, que cette manière de procéder, outre qu'elle a en elle-même des avantages incontestables, se justifie parfaitement, en raison de l'intention de l'auteur, qui, de toute évidence, cherche d'abord à présenter la plus pure pensée de saint Thomas d'Aquin. Il est vrai que l'on répugne assez, de nos jours, à ce mode d'exposition rigoureux et ferme, marqué de la seule préoccupation de la vérité. On aime bien plutôt farder un peu sa pensée et l'offrir sous un revêtement plus étincelant. Mais à celui qui préfère à ces ornements la pensée elle-même, il suffit que la vérité apparaisse en pleine lumière.

Le titre même du livre en indique déjà claire-

ment l'objectif et le contenu essentiel : *De la pri-
mauté du bien commun contre les personna-
listes*. Il ne s'agit pas seulement, ni même peut-
être principalement, de réfuter les erreurs du
quelques auteurs, mais aussi et surtout de rappeler, à l'encontre de ces erreurs, la supériorité du
bien commun sur le bien particulier de la per-
sonne. On voit bien, dès les premières pages du
livre, que les intentions de l'auteur ne sont au-
cunement d'ordre polémique, comme le prouve
déjà à lui seul le fait qu'aucun auteur déterminé
n'y soit nommé.

Il s'en est trouvé pour attribuer à M. De Koninck l'intention passablement machiavélique de se cacher sous le couvert de cet anonymat, pour mieux pouvoir s'en prendre à tel ou tel au-
teur encore vivant. Nous ne nous attarderions pas un seul moment à cette insinuation mes-
quine, si elle ne nous fournissait l'occasion de
meilleur faire ressortir cet aspect du livre qui le
caractérise, tout d'abord, à le considérer dans sa
forme.

Nous n'oserions jamais, quant à nous, préju-
ger des intentions secrètes qui peuvent animer
un auteur. Nous croyons qu'il est préférable de
s'en tenir à découvrir son intention manifeste,
sans en chercher plus long. Or, dans ce cas pré-
cis, il nous paraît évident que si l'auteur a voulu
ainsi procéder, c'est qu'il préférait s'en prendre
à une doctrine plutôt qu'à ceux qui la sou-
tiennent. De là justement le caractère serein et
objectif de la critique, pourtant très sévère, qu'il
en propose. On sait assez, de plus, à quelle im-

(1) Avant-propos, p. 1.

(2) *Ibid.*, p. 2.

passe conduisent le plus souvent les réfutations *ad hominem* s'adressant à des auteurs encore vivants.

L'intention qui anime ici l'auteur est évidemment plus élevée et plus positive. Elle se situe clairement au delà des limites étroites de la discussion personnelle, comme on le voit encore à la manière directe dont il aborde le problème.

Convincu que le vice du personnalisme aussi bien que du totalitarisme, procède principalement de la fausse conception qu'ils s'en font, c'est à rappeler la juste notion du bien commun que M. De Koninck s'emploie pour commencer (1).

Mais qu'on ne se trompe pas sur le sens et les dimensions véritables du problème qui se trouve soulevé par là. S'il est vrai que ce problème touche de près à celui qui est impliqué dans les doctrines politiques totalitaires, il dépasse cependant de loin les limites de cette question, qui n'en constitue qu'un aspect particulier. C'est que le bien commun de la société politique, si important soit-il, n'est pas, tant s'en faut, le seul bien commun auquel doive s'ordonner la personne humaine ; l'affirmer, ce serait déjà succomber à l'erreur du totalitarisme. Le bien commun politique, auquel l'homme, comme citoyen, est appelé à participer, est lui-même naturellement subordonné à la perfection de l'univers entier et, en définitive, à Dieu, qui est le bien commun le plus élevé de toute créature. Identifier le bien commun avec le seul bien commun politique, ce

serait aussi identifier l'homme avec le citoyen ; ce qui constitue justement l'une des confusions fondamentales du totalitarisme.

DEUX points principaux ressortent de cet enseignement capital, relatif au bien commun.

C'est que, d'une part, en tout genre et, pour ainsi dire, à tous les niveaux, la primauté appartient au bien commun au-dessus du bien particulier de la personne. La validité de ce principe universel n'est aucunement infirmée, lorsqu'on considère l'homme dans son élévation au bien surnaturel : à l'intérieur même de l'ordre surnaturel, le bien commun l'emporte encore sur le bien particulier de la personne (1).

Il en ressort, d'autre part, que la dignité de la personne humaine découle principalement, non pas de son bien singulier, mais de ce qu'elle peut dépasser les limites étroites de sa perfection particulière pour participer à celle du bien commun. Que les personnalistes s'insurgent contre les doctrines totalitaires au nom de la dignité humaine, il n'y a, à cela même, rien à redire, comme le remarque M. De Koninck dans son avant-propos (2). Leur seul tort, mais qui n'est pas négligeable, vient de ce qu'ils se trompent du

(1) M. De Koninck a pris grand soin de réfuter les objections spécieuses contre la primauté du bien commun, que certains croient pouvoir tirer de la considération du bien surnaturel de l'homme. Comme il le montre clairement, on ne saurait s'appuyer sur le bien surnaturel de l'homme pour prétendre que le bien singulier serait au-dessus du bien commun. La vérité, c'est qu'aucun bien naturel ne dépasse autant que celui-là les bornes du bien particulier. Voir sur ce point, pp. 19-22 ; 62-63.

(2) *Op. cit.*, p. 1.

tout au tout sur ce qui fait véritablement la dignité de la personne humaine, si bien qu'ils tombent eux-mêmes sans le savoir, dans l'erreur qui vicie à sa racine les doctrines totalitaires.

En quoi consiste donc la plus haute dignité de la personne ? Viendrait-elle de son bien singulier ? De ce qu'elle peut se replier, pour ainsi dire, sur elle-même, pour chercher dans sa singularité et son *originalité* sa fin ultime ? Mais qui ne voit que ce serait là, au contraire, renfermer à jamais la personne dans sa finitude propre, la priver de ses véritables dimensions, qui tiennent à ce qu'elle peut, par la connaissance et l'amour, participer à un ordre de perfections qui la dépassent elle-même essentiellement ? On ne saurait échapper à cette conséquence qui paraît naturellement découlant du personnalisme que si l'on prétendait follement que la personne humaine jouit en elle-même de l'infini qui est propre à Dieu : ce qui est une autre conséquence possible de cette doctrine multiforme.

En vérité, la dignité de la personne humaine vient, avant tout, de ce qu'elle peut librement s'ordonner à un bien qui est situé au delà de sa singularité, — le bien commun. C'est ce qui résulte d'une juste notion à la fois du bien commun et de la personne humaine.

Le bien commun diffère essentiellement du bien particulier en raison de son universalité. Mais encore faut-il bien entendre cette universalité. Ce n'est pas ici celle qui caractérise le genre, — l'universel logique —, dont toute l'université se situe dans la ligne de la *prédication* :

peut se dire de ses inférieurs, c'est-à-dire des espèces.

L'universalité du bien commun, — tel, par exemple, le bien commun politique —, est d'un tout autre ordre : c'est celle d'une cause universelle, qui atteint à une multiplicité spécifique et même générifique d'effets, et les touche un à un, pour ainsi dire, en ce que chacun a de propre. C'est ainsi que l'universalité du bien commun, et sa perfection, procède de sa surabondance, c'est à-dire de ce qu'il est essentiellement communicable à plusieurs êtres, et, lorsqu'il s'agit du bien absolulement universel, communicable à tous. C'est en quoi justement il se distingue du bien particulier, qui, lui, est essentiellement incommuniqué, n'étant le bien que de cet individu.

Mais il faut ici se garder d'une grave méprise. De ce que le bien commun se distingue du bien particulier, n'allons pas en inférer qu'il ne serait pas le bien des personnes singulières, comme si son universalité le rendait pour ainsi dire, étranger au bien de l'individu. Telle est l'une des premières erreurs contre laquelle M. De Koninck nous met ici soigneusement en garde (1). Elle consiste, dans son principe, à concevoir l'universalité du bien commun à la manière de celle qui est propre à l'universel logique. La vérité, c'est qu'en raison même de son universalité, le bien commun est, pour chaque personne singulière, *son plus grand bien* :

(1) Op. cit., pp. 6-11.

« il est le meilleur bien du singulier » (1). Comme cause universelle *in causando* (2), il atteint, en effet, le particulier de façon plus profonde et plus intime que ne le fait le bien particulier, et cela d'autant plus qu'il s'agit d'un bien plus universel. Par delà les biens communs créés, subordonnés les uns aux autres en raison de leur universalité relative, Dieu, fin et bien de l'univers tout entier et de toute créature, atteint toute chose dans le plus profond de son être et quant à tout ce qu'elle est : *attingit a fine usque ad finem*.

« Dès lors », écrit à ce propos M. De Koninck, « le bien commun n'est pas un bien qui ne serait pas le bien des particuliers, et qui ne serait que le bien de la collectivité envisagée comme une sorte de singulier (3). Dans ce cas, il serait commun seulement par accident, il serait proprement singulier, ou, si l'on veut, il diffèrerait du bien singulier des particuliers en ce qu'il serait nullius. Or, quand nous distinguons le bien commun du bien particulier, nous n'entendons pas par là qu'il n'est pas le bien des particuliers ; si l'il n'était pas le bien des particuliers, il ne serait pas vraiment commun » (4).

(1) Op. cit., p. 8.

(2) On distingue la cause universelle *in causando* de la cause universelle *in prædicando*. C'est en ce dernier sens que l'artisan peut être dit cause universelle de cette table, le menuisier, lui, étant appelé cause particulière. C'est qu'artisan est un nom plus commun que *menuisier*, étant le nom du genre, et peut s'en prédiquer comme de l'espèce : le menuisier est, en effet, artisan. On voit aisément que l'universalité est ici toute logique, et découle uniquement d'une relation de *prédictibilité*. On voudra bien nous pardonner l'usage que nous faisons librement de ces termes, dont nous savons bien qu'ils ne figurent pas au Dictionnaire de l'Académie.

(3) N'est-ce pas l'idée qui est sous-jacente à la notion de volonté générale chez Rousseau, et, en général, à la conception collectiviste de l'Etat ?

(4) Op. cit., p. 9.

Ne reconnaît-on pas dans cette fausse notion du bien commun conçu comme un bien étranger, — *bonum alienum* —, à la personne, celle qui est sous-jacente au totalitarisme et au collectivisme ? Dans la société de type collectiviste et totalitariste (1), la personne, en effet, est sacrifiée purement et simplement à l'Etat ou à la collectivité : « Sous les régimes totalitaires, le bien commun s'est singularisé, et il s'oppose en singulier plus puissant à des singuliers purement et simplement asservis. Le bien commun a perdu sa note distinctive, il devient étranger. Il a été subordonné à ce monstre d'invention moderne qu'on appelle l'Etat, non pas l'Etat pris comme synonyme de société civile ou de cité, mais l'Etat qui signifie une cité érigée en une sorte de personne physique » (2).

Mais ne retrouve-t-on pas, à la base du personnalisme, une conception analogue du bien commun ? D'où vient, en effet, cette méfiance du bien commun qui caractérise le personnalisme, sinon de ce qu'il croit à tort que le bien commun *aliénerait* la personne de sa véritable perfection, qui viendrait plutôt, pense-t-on, de sa singularité et de son bien particulier ?

On voit, au contraire, que si le bien commun s'oppose au bien *particulier*, il ne s'oppose nullement au bien *propre* : comme le bien particulier, mais plus que lui, le bien commun constitue véritablement le bien propre de chaque personne singulière. « Le bien est ce que toutes choses

(1) Est-il besoin de faire remarquer qu'une société de type collectiviste peut coïncider avec une société de type démocratique ?

(2) Op. cit., p. 75.

désirent en tant qu'elles désirent leur perfection.

Cette perfection est pour chacune d'elles son bien, — *bonum suum* —, et, en ce sens, est un bien propre. Mais alors le bien propre ne s'oppose pas au bien commun. En effet le bien propre auquel tend naturellement un être, le *bonum suum*, peut s'entendre de diverses manières, selon les divers biens dans lesquels il trouve sa perfection » (1).

Le bien propre ne s'identifie donc aucunement avec le seul bien de l'individu considéré comme tel ; il peut s'entendre aussi du bien qui lui convient selon son espèce ou son genre, et même selon la similitude d'analogie qui relie réellement toutes les choses qui procèdent d'un même principe premier (2). C'est en ce dernier sens que « Dieu, bien purement et simplement universel, est le bien propre que toutes choses désirent naturellement (3) comme leur bien le plus élevé et le meilleur » (4). Cause efficiente première de toute chose, à qui toute chose doit tout ce qu'elle est, Dieu est par là même le bien à quel tout être aspire le plus, au delà même de son bien particulier. Car nul être créé ne désire quelque bien que dans la présupposition du bien suprême, qui est Dieu. C'est ainsi que Dieu atteint au cœur même (5) de toute chose, non

seulement comme cause efficiente, mais aussi comme cause finale : cause efficiente première, il est par là même la cause finale première de tout être (1). Il y a ainsi, en tout être créé, si parfait soit-il, comme un appel divin, qui n'est rien d'autre que l'écho de la parole créatrice de Dieu : *equađam resonantia*.

Tout être créé, depuis le plus élevé des anges jusqu'à l'humble pierre du chemin, tend donc, au moins par un désir naturel et aveugle, au bien le plus universel comme à son bien le plus parfait. Mais il n'est pas donné à tous de s'y porter par ce désir lucide et conscient qui est l'héritage propre de la créature intellectuelle, le don de Dieu à sa créature privilégiée.

Du point de vue de l'appétit élicite, dont l'étendue se mesure à celle de la connaissance qui en est le principe, « les êtres seront plus parfaits à proportion que leur appetitus étendra à un bien plus éloigné de leur seul bien singulier » (2). La bête, prisonnière qu'elle est de ce monde étroit où la tient enfermée la limitation de ses sens, ne peut tendre d'un désir élicite qu'à son bien singulier. Chez elle le désir du bien universel et de Dieu en reste à cet état de torpeur qui la caractérise. Mais c'est dans le végétal et l'animé que cet engourdissement de l'appétit tou-

L'emploie parfois pour signifier l'être le plus intime des choses. « Cor meum, ubi ego sum quicunque sum », dit aussi en ce sens saint Augustin (*Conf.*, X, III, 4).

(1) En tout genre de cause, comme l'enseigne saint Thomas, la cause première est davantage cause de l'effet que toute cause secondaire. « Or, Dieu est la première des causes finales, puisqu'il est le bien suprême. Il est donc, plus que n'importe quelle fin prochaine, la fin de toute chose ». (*Summa contra Gentiles*, lib. 3, cap. 17).

(2) *Op. cit.*, pp. 9-10.

(3) *Op. cit.*, pp. 9-12.

(4) Le mot *naturellement* est ici employé par allusion à l'appétit naturel. Car si toutes choses aspirent à Dieu comme à leur bien le plus élevé, toutes cependant ne le font pas d'un petit éclat et conscient : celui-ci est réservé aux êtres doués de connaissance.

(5) *Op. cit.*, pp. 11-12.

(6) Nous prenons ici le mot *cœur* au sens où l'Écriture

che à sa limite extrême. Privés, en effet, de toute faculté de connaissance, ils le sont aussi de tout appétit élicité, ce qui fait qu'ils existent et sont portés vers leur bien, même singulier, sans aucunement jouir de la moindre conscience, si fugitive soit-elle, de leur être et de leur bien propres.

Mais l'homme et, en général, la créature intellectuelle, dont le regard s'étend à des domaines plus étendus, jusqu'à contenir en eux, grâce à la connaissance, la perfection de l'univers entier, peuvent se porter consciemment vers des biens de plus en plus vastes. L'infinitude propre de l'intelligence ouvre ainsi à la créature intellectuelle des horizons illimités, non seulement à sa faculté de connaître, mais encore à sa puissance d'aimer. Ce n'est pas seulement *ce bien-ci* qu'elle peut vouloir, c'est aussi *le bien*, selon sa nature universelle. Aussi, par delà son bien singulier, peut-elle tendre de tout son poids vers la perfection de l'univers tout entier, et enfin vers Dieu, comme vers son bien le plus élevé. C'est même par là que la créature intellectuelle, et l'homme lui-même, se trouve à reproduire en elle, par voie d'imitation, la perfection et la bonté propres à Dieu, qui consistent à Se connaître et à S'aimer soi-même.

ON peut ici mieux saisir, par contraste, à quelles funestes conséquences risque de nous entraîner, parfois inconsciemment, une doctrine qui, refusant la primauté du bien commun, attribue à la personne humaine le pouvoir de tirer d'elle-même et comme de son propre

fond tout le principe de sa dignité. En brisant ainsi les liens étroits qui la rattachent naturellement à la société humaine, et, au-delà, à l'univers et à Dieu, on ne réussit, sous prétexte d'en assurer le plein épanouissement, qu'à l'isoler en elle-même dans une fausse suffisance et à l'enfermer dans une finitude comparable à celle de la bête. « L'homme, écrit M. De Koninck, déchoit de la dignité humaine quand il refuse le principe de sa dignité : le bien de l'intelligence réalisé dans le bien commun. Il s'assujettit à la servitude des bêtes quand il juge le bien commun comme un bien étranger » (1). L'existentialisme athée contemporain a bien compris que si l'homme devait trouver uniquement en lui-même et dans ce qu'il se doit à lui-même toute la source de sa grandeur, il n'aurait pas à l'acheter ailleurs que dans sa finitude et son non-être originel : car il n'est absolument rien en lui que l'homme ne doive tout d'abord à Dieu.

On doit cependant reconnaître que tous ceux qui se réclament du personnalisme ne se montrent pas aussi radicaux dans les conséquences qu'ils en tirent. Il arrive même à certains d'être ainsi sauvés des pires excès, pour ne pas avoir clairement aperçu toutes les suites naturelles de leur doctrine.

Les uns, tout en prétendant faussement que la personne humaine, considérée comme telle, transcende purement et simplement le bien commun politique, se retiennent cependant d'aller

(1) *Op. cit.*, p. 39. « Cette erreur rabaisse la personne dans sa capacité la plus foncière : celle de participer à un bien plus grand que le bien singulier... » (p. 31).

jusqu'à soutenir qu'elle échapperait aussi à l'ordre de l'univers et à Dieu. On peut reconnaître, comme la première étape de cette doctrine. D'autres, faisant, pour ainsi dire, un pas de plus, refuseront en outre, de considérer la personne comme naturellement subordonnée au bien de l'univers, sans nier pourtant les rapports qui la relient à Dieu comme à sa fin ultime. Il y a donc plus que des différences de nuance parmi toutes les formes diverses que revêt cette doctrine essentiellement protéiforme, depuis celle qui se borne à nier, comme par crainte exagérée du totalitarisme, la supériorité du bien commun politique sur le bien particulier de la personne, jusqu'à celle qui, du refus total du bien commun et de la glorification insensée de la personne, conclut à la négation de Dieu.

Ce qui relie ainsi, par delà ces différences importantes, toutes les doctrines personnalistes, c'est la même méfiance quasi instinctive du bien commun en tant que commun, et le même culte exagéré du bien particulier en tant que particulier. On le voit au mieux chez ceux qui, tout en admettant sans peine la subordination de la personne à Dieu comme à sa fin ultime, hésitent et même répugnent à reconnaître en Dieu un bien commun et, plus encore, le bien commun par excellence (1), — tant il est vrai que c'est la

maîtrise de l'univers et à Dieu. On peut reconnaître, comme la première étape de cette doctrine. D'autres, faisant, pour ainsi dire, un pas de plus,

maîtrise du bien commun en tant que tel qui constitue le noyau de toutes les doctrines personnalistes.

On devine par là que le reproche encouru par le personnalisme considéré dans sa forme, si l'on peut dire, inférieure, ne tient pas uniquement à sa négation du bien commun politique. Cette seule idée, il est vrai, devrait suffire à nous en faire voir clairement le caractère pernicieux, puisqu'elle implique nécessairement la négation de la société politique. D'où la société politique tire-t-elle, en effet, sa forme et son être même, sinon de la cohésion morale qui unit tous ses membres dans l'amour et la poursuite d'un même bien commun ?

Mais il y a plus. On aura beau se mettre en garde, et le plus sincèrement du monde, contre les conséquences qui en découlent, ce personnalisme, le plus inoffensif, semble-t-il, contient en germe plus que ce qu'il affirme expressément. Autre chose, en effet, sont les intentions personnelles d'un auteur, autre chose la logique de sa doctrine. En raison du mépris qui, à travers le bien commun politique, atteint le bien commun comme tel, on est déjà ici, comme malgré soi, engagé quelque peu sur la pente où glisse considérablement le personnalisme le plus radical. Le refus de quelque bien commun que ce soit porte atteinte à la primauté qui appartient de droit au bien commun comme tel. Voit-on dans quelle direction on est par là tiré, à son insu sans doute,

(1) Sur ce point particulier, on fera bien de consulter l'article que M. De Koninck a consacré à l'attaque portée contre son livre par le Père Eischmann, o.p. Cet article important a paru, dans la revue *Laval théologique et philosophique*, sous le titre : *In Defence of saint Thomas ; A reply to Father Eischmann's attack on the primacy of the common good*. M. De

Koninck a tiré occasion de cette attaque pour réaffirmer l'enseignement contenu dans son livre, et pour répondre à certaines objections nouvelles.

Il est vrai ? Donnons encore une fois la parole à M. De Koninck : « La négation de la raison même du bien commun et de sa primauté est une négation de Dieu » (1).

On ne doit donc voir ni exagération ni emphase littéraire dans cette espèce d'avertissement qu'on peut lire dès l'avant-propos : « Nous jugeons cette doctrine pernicieuse à l'extrême » (2).

Voilà, croyons-nous, qui méritait bien, au contraire, d'être souligné fortement, surtout peut-être à l'adresse de certains auteurs catholiques, qui s'étaient laissés, sans doute inconsciemment, entraîner par ce fort courant de pensée, qui, quoi qu'on en ait dit, tire pourtant ses origines de doctrines étrangères à la véritable tradition de la pensée chrétienne.

Il est vrai, reconnaissons-le, que ce n'est pas toujours chose facile pour le philosophe catholique, assailli, comme il est, de toutes parts, par des influences puissantes, de se garder contre toute imprégnation de la pensée moderne. Il lui faut, pour cela, joindre à une solide connaissance de la philosophie chrétienne puisée à la source même, une prudence avertie et comme de tous les instants. Ce qui paraît d'autant plus nécessaire qu'il lui faut, dépassant une attitude purement négative, se montrer, de plus, attentif à déceler dans la pensée et même à travers les erreurs de son temps, les éléments de vérité au

authentique susceptibles de grossir le trésor de la sagesse traditionnelle (1).

Il nous semble qu'en cela aussi M. De Koninck nous fournit un exemple à suivre.

Alphonse SAINT-JACQUES

Robert LABRIE

Québec, novembre 1961.

(1) *Op. cit.*, p. 77.
(2) *Op. cit.*, p. 4.

(1) Rappelant aux philosophes et aux théologiens catholiques le devoir qui leur incombe de bien connaître les doctrines étrangères à leur Pie XII, à la suite du passage que nous citons au début, en donne deux autres raisons : « ...il se cache parfois dans les affirmations fausses elles-mêmes un élément de vérité, enfin... ces mêmes affirmations invitent l'esprit à scruter et à considérer plus soigneusement certaines vérités philosophiques et théologiques. » (*Humani Generis*, p. 6, Bonne Presse, Paris).

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre
de Charles De Koninck

Avertissement

En dressant la liste des travaux de M. Charles De Koninck, nous avons voulu rendre hommage au merite d'un eminent philosophe et conduire, par le truchement de la bibliographie, au seuil de son oeuvre.

L'étude que l'on va lire présente le repertoire de tous les travaux essentiels de Charles De Koninck, de 1933 à 1961 : ouvrages, opuscules, memoires, discours, communications aux sociétés savantes, articles de revues, préfaces, ouvrages commentés et édités par ses soins.

La bibliographie s'efforce de reconstituer la physionomie exacte de chaque oeuvre. Il a paru bon de préférer à un classement méthodique un simple relevé chronologique qui, d'ailleurs, traduit avec fidélité et comme pas à pas, tout le développement de l'oeuvre. Si quelques anomalies apparaissent de prime abord dans l'arrangement matériel observé, il sera toujours possible de se rendre compte qu'elles sont le fait des publications mêmes, des périodiques principalement (1).

Nous signalons, à la suite de la notice bibliographique initiale, les articles qui ont été reproduits ou refondus dans d'autres périodiques. Nous n'avons cependant pas fait état de l'indication éventuelle des tirages à part de ces mêmes articles. Dans l'indication de la pagination, un des numéros de pages est mis parfois entre

(1) Certains numéros du *Laval théologique et philosophique* ont paru avec plusieurs mois, voire plus d'une année, de retard sur leur date de référence (N.D.L.R.).

parenthèses. Cela indique que cette page n'est pas effectivement numérotée, mais qu'elle est, suivant le cas, la première ou la dernière du texte. Enfin, pour éviter les redites et faciliter les recherches, nous nous servons d'abréviations, dont nous avons dressé la liste ci-après.

Ajoutons que le présent essai de bibliographie traduit le tout premier effort pour s'emparer de l'immense matière que représentent les archives personnelles de Charles De Koninck (œuvres imprimées, dossiers manuscrits, correspondance doctrinale). La bibliographie complète et analytique du Maître fera bientôt l'objet d'une publication de 275 pages dans la collection *Etudes et Recherches bibliographiques*, Québec (Canada). Une autre étude, présentement en cours dans la même collection, produira l'inventaire complet de sa correspondance philosophique.

Abbe Armand GAGNE.

1933

no., nos	numéro, numéros
P.U.L.	Presses Universitaires Laval
s.é.	sans éditeur
S.I.N.D.	sans lieu ni date
S.I.N.E.	sans lieu ni éditeur
SRQ	<i>Semaine Religieuse de Québec</i>

1934

- 1 LA PHILOSOPHIE DE SIR ARTHUR EDDINGTON. [Thèse académique présentée à l'Institut Cardinal Mercier de Louvain pour l'obtention du doctorat en philosophie.] 200 ff. Dactylographié 28 cm.
Résumé dans *Revue Néoscolastique*, 37, 1934, n° 3, pp. 461-463.
- 2 NATUURWETENSCHAPPELIJKE METHODOLOGIE EN WISBEGEERT. Dans *Thomistisch Tijdschrift voor Katholiek*, 4, 1933, pp. 445-457 ; cont. in *Kulturleven* (Anvers), 5, 1934, pp. 51-70 ; pp. 180-193 ; pp. 322-341.

1934

Abréviations

broch.	brochure
coll.	collection
éd.	édition
ff.	feuillets
impr.	imprimerie
LTP.	<i>Laval Théologique et Philosophique</i>
5	LE COSMOS. [Québec, Impr. Franciscaine Missionnaire, 1936.] 211 pp. Ed. pro manucripto. 27 cm.

6 ROBERT, Patrice, O.F.M. *Hylémorphisme et devenir chez saint Bonaventure*. Préface de Charles De Koninck.

Montreal, Ed. de la Librairie St-François, 1936. XV-159 pp. 20,5 cm.

1937

7 LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES, FONCTION SAPIENTIALE DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE. Dans *Acta secundi Congressus thomistici internationalis*.. 1936. (Acta Pont. Acad. Romanae, nova series, III). Romae, Marietti, 1937, pp. [359]-362.

8 LE PROBLÈME DE L'INDÉTERMINISME. Dans *Rapport de la sixième session de l'Acad. can. S. Thomas d'Aquin*.. 1935. Québec, L'Action Sociale Cath., 1937, pp. 65-159.

9 RÉFLEXIONS SUR LE PROBLÈME DE L'INDÉTERMINISME. Dans *Revue Thomiste*, 45, LXII, 1937, n° 2, pp. [227]-252 ; n° 3, pp. [393]-409.

10 THOMISM AND SCIENTIFIC INDETERMINISM. Dans *Christian Philosophy and the Social Sciences*. Proceedings of the Twelfth Annual Meeting of the American Cath. Philos. Assoc. ... 1936. Washington, The Cath. Univ. of America Press, 1937, pp. 58-76.

1939

14 LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE ET LES SCIENCES EXPÉRIMENTALES. Dans *Culture* (Québec), 2, 1941, n° 4, pp. [465]-476.

1942

15 DE LA PRIMAUTÉ DU BIEN COMMUN CONTRE LES PERSONNALES. Dans *SRQ* 55, 1942, n° 12, 13, 14 et 15. Paru subseq. sous le titre *La notion du bien commun*, dans *Rapport de la douzième session* (1942) et de la treizième session (1943) de l'Acad. can. S. Thomas d'Aquin. Québec, Impr. Franciscaine Missionnaire, 1945, pp. [51]-108.

16 MARIE ET LA SAGESSE. Dans *Rapport de la dixième session* (1940) et de la onzième session (1941) de l'Acad. can. S. Thomas d'Aquin. Québec, L'Action Sociale Cath., 1942, pp. [218]-247.

Traduction anglaise publiée sous le titre *The Wisdom That is Mary*, dans *The Thomist*, 6, 1943, n° 1, pp. 1-81.

17 METAPHYSICS AND INTERNATIONAL ORDER. Dans *Philosophy and Order*. Proceedings of the Seventeenth Annual Meeting of the American Cath. Philos. Assoc. ...

1941 Washington, The Cath. Univ. of America Press, 1942, pp. 52-64.

1943

11 Mgr ARTHUR ROBERT [Eloge posthume]. Dans *L'Action Catholique* (Québec), 23 mars 1939, p. 3.

12 THOMAE DE VIO CAJETANI « TRACTATUS DE SUBJECTO NATURALIS PHILOSOPHIAE ». Textus... a Charles De Koninck et R. P. E. Gaudron, O.F.M. exaratus et annotatus ad usum studentum in Facultate Philosophiae Universitatis Lavallensis. (Selecta Lavallensia). Québec, Editions Laval, 1939, 20 pp. 25 cm.

1940

13 MATHÉMATIQUES ET PHILOSOPHIE. Dans *L'Enseignement Secondaire* (Québec), 19, 1940, n° 5, pp. [353]-359.

1941

18 A PROPOS D'UNE CONFUSION. [Le professeur Jacques Salmon Hadamard, en tournée de conférences à Québec.] Dans *SRQ* 55, 1943, n° 40, pp. 630-631.

19 DE LA PRIMAUTE DU BIEN COMMUN CONTRE LES PERSONNAGES. LE PRINCIPE DE L'ORDRE NOUVEAU. Préface de Son Em. le Cardinal Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec. Québec, Ed. de l'Université Laval ; Montréal, Fides, 1943. xxiii-195 pp. 20 cm.

Traduction espagnole publiée sous le titre *De la primacía del bien común contra los personalistas. El principio del orden nuevo.* [Traduction de Jose Artigas.] Madrid, Ediciones Cultura Hispanica, 1952. 289 pp. 22,5 cm.

20 EGO SAPIENTIA: LA SAGESSE QUI EST MARIE. Québec, Ed. de l'Université Laval ; Montréal, Fides, 1943. 176[2] pp. 19 cm.

Traduction espagnole publiée sous le titre *Ego Sapientia... Maria en el orden universal.* Versión y presentación por el Canonigo Enrique Rau. (Signum Magnum, Mariología, 1). Buenos Aires, Editorial « Surco », 1947, 175 pp. 20 cm.

21 LA REVOLTE CONTRE LA VÉRITÉ PRUDENTIELLE. Dans *La tempérance, règle de vie.* Compte rendu des Cours et Communications des Semaines Sociales du Canada, XX^e session, 1943. Montréal, Ecole Sociale Populaire [1943] pp. [109]-121.

1945

22 A PROPOS D'UN OUVRAGE DE FRANZ WERFEL [The Song of Bernadette.] Dans *SRQ* 57, 1945, n° 33, pp. 518-522.

Traduction anglaise sous le titre *Between Heaven and Earth*, dans *LTP* 2, 1946, n° 2, pp. [131]-133.

23 « CETTE PAROLE EST DURE. » Dans *Revue Dominicaine*, 51, 1, 1945, pp. 65-73.

24 CHANCE AND FORTUNE. Dans *LTP* 1, 1945, n° 1, pp. [186]-191.

25 LA DIALECTIQUE DES LIMITES COMME CRITIQUE DE LA RAISON. Dans *LTP* 1, 1945, n° 1, pp. [177]-185.

Traduction espagnole sous le titre *Dialectica de los*

1946

26 IN DEFENCE OF SAINT THOMAS. A REPLY TO FATHER ESCHMANN'S ATTACK ON THE PRIMACY OF THE COMMON GOOD. Dans *LTP* 1, 1945, n° 2, pp. [8]-109.

27 NOTES SUR LE MARXISME. Dans *LTP* 1, 1945, n° 1, pp. [192]-199.

28 SCIENCES SOCIALES ET SCIENCES MORALES. Dans *LTP* 1, 1945, n° 2, pp. [194]-198.

1947

29 CONCEPT, PROCESS AND REALITY. Dans *LTP* 2, 1946, n° 2, pp. [141]-146.

Paru subseq. dans *Philosophy and Phenomenological Research*, 9, 1949, n° 3, pp. 440-447. — Traduction espagnole sous le titre *Concepto, proceso y realidad*, dans *Arbor* (Madrid), 7, 1950, n° 52, pp. [497]-504.

30 QUAESTUNCULAE : UTRUM MATER DEI POSSIT DIC CAUSA DEI ? — SANCTIFYING GRACE AND COMMON GOOD. — A PROPOS DE L'EXPRESSION « COMMUNISME CHRÉTIEN ». Dans *LTP* 2, 1946, n° 1, pp. [173]-177.

limites como crítica de la razón, dans *Theoria* (Madrid), 1, 1952, n° 1, pp. 27-28.

— 147 —

limites como crítica de la razón, dans *Theoria* (Madrid), 1, 1952, n° 1, pp. 27-28.

31 LE DISCOURS DE LA MÉTHODE. Interview philosophique. Dans *Vie Etudiante* (Montréal), 13, 1947, n° 11, p. 12.

32 QUAESTUNCULAE : SCIENCE DES BIENHEUREUX ET SUBALTERNATION — LA DÉFINIBILITÉ DE L'ASSOMPTION. Dans *LTP* 3, 1947, n° 2, pp. [303]-304.

33 RÉPONSE DE M. CHARLES DE KONINCK. Dans *Présentation de M. Charles De Koninck [et de] M. l'abbé Félix-Antoine Savard à la Société Royale du Canada.* (Mémoires de la Société, 1945-1946, n° 3). Hull, Imprimerie Leclerc, 1947, pp. [27]-36.

Paru subseq. sous le titre *Du bien qui aîvise l'être*, dans

LTP 10, 1954, n° 1, pp. [99]-103.

34 UNE QUESTION DE MOT OU LA PERFECTION DE LA LIBERTÉ.

Dans *Revue Dominicaine*, 53, II, 1947, n° 7, pp. 3-12 ; n° 11, pp. 275-283.

1948

35 CANTIN, Abbé Stanislas. *Précis de psychologie thomiste*.

Précédé d'une introduction à l'étude de l'âme par Charles De Koninck. Québec, Ed. de l'Université Laval, 1948. LXXXIII-173 pp. 23,5 cm.

Paru sous le titre *Introduction à l'étude de l'âme*, dans *LTP* 3, 1947, n° 1, pp. [9]-65.

1949

36 CE QU'ON IGNORE DE LA DOCTRINE COMMUNISTE. Dans *Rapport du XV^e congrès de la Soc. can. d'Histoire de l'Eglise catholique...* 1948. [Ottawa: Imprimerie Leclerc, 1949] pp. 53-59.

Paru sous le titre *A propos de l'interprétation populaire du communisme et du matérialisme marxiste*, dans *LTP* 4, 1948, n° 2, pp. [331]-337.

37 LA PERSONNE DE MARIE DANS LE CULTE DE L'ÉGLISE ET LA DÉFINIBILITÉ DE L'ASSOMPTION. Dans *LTP* 5, 1949, n° 1, pp. [25]-32.

1950

38 LA CERTITUDE DE L'ASSOMPTION AVANT ET APRÈS LA DÉFINITION. Dans *LTP* 6, 1950, n° 2, pp. [368]-369.

39 L'ÉTUDIANT CHRÉTIEN DEVANT LE MONDE ACTUEL. Dans *Le Carabin* (Québec), 15 février 1950.

40 GENERAL STANDARDS AND PARTICULAR SITUATIONS IN RELATION TO THE NATURAL LAW. Dans *The Natural Law and International Relations*. Proceedings of the Twenty-

Fourth Meeting of the American Cath. Philos. Assoc. ...

1950 Washington, The Cath. Univ. of America Press [1950] pp. 28-32.

Paru subseq. dans *LTP* 6, 1950, n° 2 pp. [335]-338.

41 LA NATURE DE L'HOMME ET SON ÊTRE HISTORIQUE. Dans *Actas del Primer Congreso Nacional de Filosofía, Mendoza, Argentina, 1949*. Tome II. Mendoza, Universidad Nacional de Cuyo [1950] pp. 1045-1049.

Paru sous le titre *The Nature of Man and His Historical Being*, dans *LTP* 5, 1949, n° 2, pp. [271]-277.

42 LA NOTION MARXISTE ET LA NOTION ARISTOTÉLICIENNE DE CONTINGENCE. Dans *Actas del Primer Congreso Nacional de Filosofía...* 1949. Tome I, pp. 242-247.

Paru sous le même titre dans *LTP* 6, 1950, n° 2 pp. [339]-342.

43 NOTRE CRITIQUE DU COMMUNISME EST-ELLE BIEN FONDÉE ? Québec, P.U.L. [1950] 35 pp. 18 cm.

Paru subseq. dans *Structure des salaires*. Travaux du V^e congrès des Relations industrielles de Laval... 1950. Québec, P.U.L. 1950, pp. 155-175. — Traduction espagnole sous le titre *Está bien fundada nuestra crítica del comunismo?* dans *Criterio* (Buenos Aires), 23, 1950, n° 1125, pp. 715-724. — Traduction anglaise sous le titre *Do We Criticize Communism for the Right Reasons?* dans *Integrity* (New York), 5, 1951, n° 9, pp. 2-20.

44 OTIS, Abbé Louis Eugène. La doctrine de l'révolution. Tome II. Préface de Charles De Koninck. (Philosophie et Problèmes contemporains, 10). Montréal, Fides, 1950. 264 pp. 20,5 cm.

Paru sous le titre *Le problème de l'évolution*. Propos sur les solutions faciles dans le style et à l'adresse de l'avant-garde, dans *LTP* 6, 1950, n° 2, pp. [362]-367.

45 LA PERFECTION DE LA ROVRAUTÉ DU CHRIST. Dans *LTP* 6, 1950, n° 2, pp. [349]-351.

Paru antérieurement dans *SRQ* 62, oct. 1949, n° 9, pp.

131-134. — Traduction anglaise sous le titre *Christ the King*, dans *Integrity*, 6, 1951, n° 3, pp. 27-29.

46 THE PERSON OF MARY AND THE DOGMA OF THE ASSUMPTION. Dans *LTP* 6, 1950, n° 2, pp. [357]-361.

47 LA PROPHÉTIE DE SIMEON ET LA COMPASSION DE LA VIERGE MARIE. Dans *SRQ* 62, avril 1950, n° 32 et 33. Traduction anglaise sous le titre *The Compassion of the Virgin Mother and the Prophecy of Simeon*, dans *LTP* 6, 1950, n° 2, pp. [314]-327. — Paru sous le titre original français dans *Alma Socia Christi. Acta Congressus mariologici-mariani Romae Anno Sancto MCML* celebri. Tome II. Rome, Accademia Mariana Internazionale, 1952, pp. [184]-191.

48 « SEDEO, ERGO SUM. » CONSIDERATIONS ON THE TOUCHSTONE OF CERTITUDE. Dans *LTP* 5, 1950, n° 2, pp. [343]-348.

Paru subséq. sous les titres : *Le conflit de deux cultures*, dans *Pédagogie-Orientation* (Québec), 4, 1950, n° 3, pp. [78]-84. — *The Tyranny of Sight*, dans *Proceedings of Annual Meeting of the Royal College of Physicians and Surgeons of Canada...* 1951. [s.l.n.d.] pp. 98-104. — *La tiranía de la vista*, dans *Sapientia* (Buenos Aires), 6, 1951, n° 19, pp. [65]-72.

1951

49 L'ASSOMPTION, ŒUVRE DE LA PIÉTÉ DU FILS. Dans *Marie* (Nicole), 5, 1952, n° 4, pp. 35-38.

Paru sous le titre *La piété du Fils*, dans *LTP* 8, 1952, n° 1, pp. [112]-122.

50 LE CŒUR DOULOUREUX ET IMMACULÉ DE MARIE. Dans *Annales de Notre-Dame-du-Cap*, 60, XXXVI, 1951, n° 12, pp. 2-4.

51 LA PHILOSOPHIE AU CANADA DE LANGUE FRANÇAISE. Dans

Les arts, lettres et sciences au Canada, 1949-1951. Ottawa, Ed. Cloutier, 1951, pp. [135]-111.

Paru subséq. dans *LTP* 8, 1952, n° 1, pp. [103]-111.

52 QUELQUES PRÉCISONS DE DOCTRINE SUR LA SOBRIÉTÉ. Québec, P.U.L., 1951. 61[2] pp. 20 cm.

Traduction anglaise sous le titre *Abstention and Sobriety*, by Aurel Kolhai. Québec, P.U.L., 1953. 71 pp. 21 cm.

53 LE SERVICE SOCIAL DANS LA COMMUNAUTÉ POLITIQUE. Dans *Service Social* (Québec), 1, 1951, n° 1, pp. [13]-16.

1952

54 A PHILOSOPHY OF UNIVERSITY EDUCATION. Dans *Proceedings of the Twenty-Eight Meeting of the National Conference of Canadian Universities...* 1952. [s.l.n.d.] pp. 24-28.

Paru subséq. dans *LTP* 8, 1952, n° 1, pp. [123]-129.

55 LA CERTITUDE DU MAGISTÈRE DE L'ÉGLISE. Dans *LTP* 8, 1952, n° 1, pp. [136]-143.

56 THE MORAL RESPONSABILITIES OF THE SCIENTIST. Dans *Science and Society*. Indiana, University of Notre-Dame Press, 1952, pp. [9-12].

Paru antérieurement dans *LTP* 6, 1950, n° 2, pp. [352]-356.

57 LA MORT ET L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE. Dans *LTP* 8, 1952, n° 1, pp. [9]-86.

Paru sous divers titres dans *SRQ* 66, 1953-1954, n° 7, 8, 11, 12, 15, 16, 19, 20.

1953

58 LA PERFECTION DE L'INCARNATION ET L'AUTORITÉ DU SOUVENIR PONTIFICE. Dans *Revue Dominicaine*, 59, II, 1953, pp. [265]-271.

Paru sous le titre *La certitude du magistère de l'Église*, dans *LTP* 8, 1952, n° 1, pp. [130]-135.

59 LA RAISON DE NOTRE DÉVOUEMENT PARTICULIER POUR LE SOUVERAIN PONTIFE. Dans *Le Lien Dominicain* (Grand-Mère, Qué.), 12, 1953, pp. [101]-103.

60 LA CONFÉDÉRATION, REMPART CONTRE LE GRAND ETAT. Mémoire soumis à la Commission Royale d'Enquête sur les Problèmes constitutionnels. [Québec] Commission Royale.. [1954] [5]-39 pp. 27 cm.

61 Etudes annexes. [Commission Royale d'Enquête sur les Problèmes constitutionnels] Québec [s.é.] 1954. 4 broch. Miméogr. 27 cm.

I. DEUX TENTATIVES DE CONTOURNER PAR L'ART LES DIFFICULTÉS DE L'AGIR. 49 pp. Paru subseq. dans *LTP* 11, 1955, n° 2, pp. [182]-205.

II. LA LOI NATURELLE ET L'ÉCONOMIE. UNE QUESTION DE TERMINOLOGIE. 48 pp.

III. LA PHILOSOPHIE POLITIQUE ET LA FÉDÉRATION. 14 pp.

IV. NOTE SUR LE PATRIOTISME. 9 pp.

62 « IN SIGNUM, CUI CONTRADICETUR. » Dans *LTP* 10, 1954, n° 1, pp. [104]-106.

Paru antérieurement sous le titre *Un père de famille dans l'embarras*, dans *SRQ* 66, fév. 1954, n° 24, pp. 370-372.

63 LA MORT DE LA TRÈS SAINTE VIERGE. Dans *SRQ* 66, 1954-1955, n° 42, 43, 44, 45, 46, 47.

64 UN PARADOXE DU DEVENIR PAR CONTRADICTION. Dans *Doctor Communis* (Acta et Commentationes Pontificae Academiae Romanae S. Thomae Aquinatis), vol. VII, t. III, 1954, pp. [133]-189.

Paru subseq. dans *LTP* 12, 1956, n° 1, pp. [9]-51.

65 LA PART DE LA PERSONNE HUMAINE DANS L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION. Dans *LTP* 10, 1954, n° 1, pp. [44]-53. Paru antérieurement dans *SRQ* 66, avril 1954, n° 33, pp. [515]-523.

66 LA PERSONNE HUMAINE ET LA RÉSURRECTION. Dans *LTP* 10, 1954, n° 2, pp. [199]-221.

67 LA PIÉTE DU FILS. ÉTUDES SUR L'ASSOMPTION [Lettre-préface de S. E. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec] Publié sous les auspices du Centre Marial Canadien (Nicolet), Québec, P.U.L., 1954. XII-232 [4] pp. 22,5 cm.

68 RÉPONSE À UNE DEMANDE DE PRÉCISION. [la « mort glorieuse » de Marie.] Dans *SRQ* 66, 1954, n° 25 et 27. Paru subseq. dans *LTP* 10, 1954, n° 1, pp. [107]-120.

69 RELATIONS AVEC NOTRE-DAME. Dans *Souvenir de l'Assemblée générale annuelle de la Conférence de Québec de l'Assoc. des Hôpitaux cath. du Canada..* 1954. Québec [A.H.C.C.] 1955, pp. 24-27.

70 SAINT JOSEPH, PÈRE DE JÉSUS ET PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE. Dans *Cahiers de Joséphologie* (Actes du Congrès d'études sur le patronage de saint Joseph, Montréal, 1955. Section doctrinale), 3, 1955, n° 2, pp. [237]-240.

1956

71 LA « PLRINE GLORIFICATION » DE LA PERSONNE DE MARIE. Dans *Nouvelle Revue Mariale* (Montfort-sur-Meu), 3, 1956, n° 9, pp. [98]-120.

72 RANDOM REFLECTIONS ON SCIENCE AND CALCULATION. Dans *LTP* 12, 1956, n° 1, pp. [84]-119.

73 LE SACREMENT DU MYSTÈRE DE LA FOI. Dans *LTP* 12, 1956, n° 1, pp. [75]-83. Paru dans *SRQ* 69, janv. 1957, n° 22, pp. 346-349.

1957

74 ABSTRACTION FROM MATTER. NOTES ON ST. THOMAS. PROLOGUE TO THE « PHYSICS ». Dans *LTP* 13, 1957, n° 2, pp. [133]-196 ; 16, 1960, n° 1, pp. [53]-69 ; *ibid.* n° 2, pp. [169]-188.

1958

75 THE IMMACULATE CONCEPTION AND THE DIVINE MOTHERHOOD, ASSUMPTION AND COREDEMPTION. Dans *The Dogma of the Immaculate Conception. History and Significance*. Edited by Edward D. O'Connor, C.S.C. Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1958, pp. 363-412.

76 THE JUDGMENT OF JOHN OF ST. THOMAS ABOUT MARY OF AGREDA. Dans *The Age of Mary* (Chicago), 1, 1958, n° 1, p. 61.

77 LOURDES ET LA FOI CATHOLIQUE. A PROPOS D'UN ARTICLE « LOURDES ET LA FOI RÉFORMÉE » DE M. ETIENNE DE PEYR. Dans *Itinéraires* (Paris), n° 27, nov. 1958, pp. [26]-51 ; n° 29, janv. 1959, pp. [56]-71 ; n° 30, fév. 1959, pp. [75]-88.

Paru dans *SRQ* 71, 1958, n° 13, 14, 15, 16, 17. — Paru subséq. sous le titre *Le scandale de la médiation*, dans *LTP* 14, 1958, n° 2, pp. [166]-185 ; 15, 1959, n° 1, pp. [64]-86.

78 LA NOBLESSE DE L'AMITIÉ DIVINE ENVERS LE GENRE HUMAIN. Dans *Maria et Ecclesia. Acta Congressus mariologicus*, mariani in civitate Lourdes anno 1958 celebrati. Vol. IV, pp. [411]-419.

1959

79 DIEU PARMI NOUS EN SES SAINTS. Dans *SRQ* 71, juillet 1959, n° 44, pp. [694]-697.

1960

1961

1962

80 MODERN PHILOSOPHIES OF HISTORY. [Québec, P.U.L., 1959] 13 pp. 27 cm.

81 NATURAL SCIENCE AS PHILOSOPHY. Dans *Culture*, 20, 1959, n° 3, pp. [245]-267.

82 NOTE SUR LA « MORT GLORIEUSE » DE LA VIERGE MARIE. Dans *SRQ* 72, oct. 1959, n° 5, pp. [73]-75.

83 UN MOT POUR NOS FRÈRES ÉLOIGNÉS. Dans *SRQ* 71, juin 1959, n° 40, pp. [632]-639.

Paru dans *Itinéraires*, n° 35 juillet-août 1959, pp. [31]-41. — Dans *LTP* 14, 1958, n° 2, pp. [157]-165. — Dans *Cahiers de Nouvelle-France*, n° 13, avril-juin 1960, pp. 51-57.

84 THE HOLLOW UNIVERSE. London, Oxford University Press, 1960. xii-127 pp. 19 cm.

85 NEUTRALITY AND SAFETY. Dans *Manchester Guardian Weekly*, 7 juillet 1960.

86 [The Person and the Common Good] Dans *Proceedings of the Institute on the Person and the Common Good, Assumption College, Mass., 1959*. [Worcester, Assumption College, 1960] pp. 16-17.

87 THE REALITY AND CONCEPT OF THE COMMON GOOD. Dans *Proceedings of the Institute on the Person and the Common Good...* pp. 20-23.

88 SOBRE EL CARÁCTER DELIBERADAMENTE AMBIGO DEL LENGUAJE FILOSÓFICO. [Traduit du manuscrit original antiguo por E. Vera Villalobos] Dans *Estudios Teológicos y Filosóficos* (Buenos Aires), 2, II, 1960, n° 1, pp. [9]-18.

89 ABSTRACTION FROM MATTER, IV. Dans *LTP* 17, 1961, n° 2 [sous presse].

90 ARISTOTLE'S ANATOMY OF MIND. Dans *St. John's University Studies* [sous presse].

91 DARWIN'S DILEMMA. Dans *The Thomist*, 24, 1961, n°^a 2-3-4, pp. 367-382.

92 EDUCATION BEFORE THE AGE OF REASON. Dans *Comment clement Addresses June 2 and 3 1961*. Notre Dame (Ind.), St. Mary's College, 1961, pp. [8-12].

93 IS THE WORD « LIFE » MEANINGFUL? Dans St. John's University Studies [sous presse].

94 METAPHYSICS AND THE INTERPRETATION OF WORDS. Dans *LTP* 17, 1961, n° 1, pp. [22]-34.

95 NATURE DE L'INSTANT. Dans *Revue Thomiste*, 69, LXI, 1961, n° 1, pp. [80]-87.

96 THE NATURE OF POSSIBLE. Marquette University Press [sous presse].

97 THE QUESTIONS SCIENCE DOES NOT ASK. Dans *Crosslight* (Montréal), 2, 1961, n° 2, pp. 4-10.

98 TEACHING AS A FUNCTION OF DIVINE GOVERNMENT. Dans *LTP* 17, 1961, n° 2 [sous presse].

99 THE UNITY AND DIVERSITY OF NATURAL SCIENCE. Dans *The Philosophy of Physics*. Edited by Vincent E. Smith. (St. John's University Studies, Philosophical Series, n° 2). New York, St. John's University Press [1961] pp. 5-24.

1962

100 LE SCANDALE DE LA MÉDIATION. Paris, « Collection Itinéraires », Nouvelles Editions Latines.

Index

Les chiffres renvoient aux numéros

bien, 33.
bien commun, 15, 19, 26, 30, 86, 87.
biologie, 84, 93.
CAJETAN 12.
canonisation, 79.
Christ - royaume, 45.
communisme, 36, 43.
communisme chrétien, 30.
confédération, 60, 61.
connaissance, 90.
contingence, 42.
cosmos, 5.
DARWIN, 91.
De *Subjecto Naturals Philosophiae*, 12.
deontologie, 56.
devenir, 6, 29, 64.

économique, 61.
EDDINGTON, Sir ARTHUR, 1.
éducation, 39, 54, 92, 98.
enseignement, 98.
étudiant chrétien, 39.
eucharistie, 23, 73.
évolution, 5, 44, 91.
HADAMARD, JACQUES S., 18.
hasard, 24.
histoire (philosophie de), 80.
homme (nature de), 41.
indéterminisme, 4, 8, 9, 10.
instant, 95, 97.
Joseph (saint), 70.
liberté, 34.
limites (dialectique des), 25.
loi naturelle, 40, 61.
magistère de l'Eglise, 55, 58, 59.
Marie, 30, 50, 69, 100 ; compassion, 47, 65 ; corédition, 75 ;
culte de l'Eglise, 37, 62 ; Immaculée-Conception, 75 ; média-
tion, 75, 77, 78, 99 ; mère de Dieu, 30, 75 ; mort et Assompre-
tion, 32, 37, 38, 46, 49, 57, 63, 66, 67, 68, 71, 82, 95 ; sa-
gesse, 16, 20.
MARIE D'AGREDA, 76.
marxisme, 27.
matérialisme, 3.
mathématiques, 13, 84.
métaphysique, 17, 94.
méthodologie scientifique, 2.
oecuménisme, 83.

patriotisme, 61.
personnalisme, 15, 19, 26.
philosophie (Canada), 51.
philosophie de la nature, 12, 14, 72, 81, 99.
philosophie des sciences, 7.
philosophie politique, 60, 61.
physique moderne, 84.
Physiques (Prologue), 74, 89.
piété du Fis, 49, 67.
possible, 96.

science des bienheureux, 32.
science moderne et connaissance, 84.
sciences morales, 28.
sciences sociales, 28.
service social, 53.
Siméon (prophétie de), 47.
sobrieté, 52.
Song (The) of Bernadette, 22.
subalternation, 32.

terminologie philosophique, 88.
toucher (sens du), 48.
vérité prudentielle, 21.
vie, 93.